

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Tricolore

Claire Larrière

Volume 36, Number 6 (222), December 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larrière, C. (1995). Tricolore. *Liberté*, 36(6), 83–88.

CLAIRE LARRIÈRE*

TRICOLORE

Quand je me suis installée, j'ai bien pensé que le F4 en face de mon F1, au troisième étage d'un petit H.L.M. de banlieue, ne resterait pas longtemps vide. Des enfants de tout âge dévaleraient les étages; certains seraient peut-être dans ma classe, en CE2. Il fallait prévoir les rencontres inévitables avec des parents revendicateurs ou obséquieux, mais depuis deux ans que j'enseigne, cela ne m'a jamais fait peur: je me plais à penser que j'entretiens avec les familles de mes élèves les mêmes rapports que l'instituteur du siècle dernier avec les habitants de son village. Je ne m'étais pas attendue, dans ce quartier tranquille, à l'arrivée d'une tribu noire dans le F4 que leur avait certainement attribué la nouvelle municipalité, louablement soucieuse d'éviter les ghettos.

Ils accouraient de partout, dans une joyeuse liesse; leurs autos et leurs camionnettes étaient bourrées de meubles, de caisses, de vêtements entassés. Il était impossible de savoir combien ils étaient, ils n'arrêtaient pas de monter et de descendre et on avait l'impression

* Claire Larrière a publié des nouvelles dans *L'atelier du gué*, la NRF et dans *Short Stories International*. Elle dirige la revue *Paris transcontinentale*, revue semestrielle de nouvelles contemporaines de langue anglaise. Elle vit à Paris.

que ce n'étaient jamais les mêmes, sauf ceux que l'on pouvait repérer à des vêtements très personnalisés ou qui me regardaient, lorsque je les croisais, avec une expression particulière, comme une jeune femme — ou plutôt une fillette — enceinte, la seule qui me fixa sans sourire, avec un air énigmatique. Il me vint à l'esprit, mais je ne suis pas ethnologue, que c'étaient peut-être des Ounkoulés, comme les triplés que j'avais eus dans ma classe deux ans plus tôt, quand j'ai commencé à enseigner.

C'était un mercredi. Sitôt arrivés, et la porte encore ouverte, ils se mirent à parler fort, à jouer de leurs instruments et à chanter. Bientôt une odeur de cuisine et d'épices envahit le palier, les étages, s'infiltra dans les appartements. Le H.L.M. est occupé par des couples calmes, d'âges variés, les familles nombreuses sont rares. Chacun mit le nez à sa porte, les plus curieux montèrent ou descendirent pour voir ce qui se passait, puis retournèrent se terrer chez eux, perplexes, envisageant probablement une réunion de colocataires.

Le tintamarre, avec tambours, guitares, chants et cris, dura toute la nuit, durant laquelle les odeurs s'insinuèrent dans tous les coins et recoins de l'immeuble, sans doute jusque dans les lits et les rêves de ses occupants.

Le lendemain, dès l'aurore, les chants et les cris étaient remplacés par la radio, presque aussi bruyante. À l'école, n'entendant parler d'aucun petit nouveau dans les classes, je me dis que mes voisins de palier se donnaient encore quelques jours pour inscrire leurs enfants. En fin d'après-midi, à peine rentrée dans l'immeuble, je fus saisie à la gorge par l'odeur de nourriture, plus pimentée, si c'était possible, que la veille. Il y eut autant de bruit cette nuit-là que la précédente. La situation ne pourrait pas durer : les locataires formaient des petits groupes sur les paliers. J'entendis qu'on

projetait de faire appel à la mairie, et même à la police : ces Noirs, ils étaient tous pareil, polygames, cannibales, allez donc voir ce qu'ils mettent dans leurs marmites... C'était normal qu'ils fassent du barouf nuit et jour, puisqu'ils ne foutent rien. J'essayai en vain d'expliquer qu'il ne fallait pas tomber dans ce piège, le même d'une génération à l'autre : il y a vingt ans, tous les Arabes jouaient du couteau et entreposaient leur charbon dans leur baignoire. Je promis d'aller parler à nos nouveaux voisins.

Mais à la surprise générale, durant toute la journée du lendemain, on n'entendit plus rien. Autos et camionnettes avaient disparu. Les Noirs n'avaient-ils que squatté l'appartement pendant deux jours ? Toutefois, à la fin de la soirée, et en prêtant bien l'oreille, je perçus de petits bruits de pas, de légers tintements de casseroles. Et au milieu de la nuit je fus réveillée d'un sommeil profond par des coups répétés à ma porte. Une fillette m'attendait sur le palier : pouvais-je venir tout de suite ? Sa sœur était en train d'accoucher, elles étaient toutes les deux seules, les autres membres de la famille ne devaient revenir avec le reste des bagages que le surlendemain pour achever l'emménagement pendant le week-end.

Dans le F4, la future maman, la jeune énigmatique, se tordait dans les douleurs. Je compris qu'elle avait perdu les eaux, il fallait faire vite. Elle me regardait avec la même expression qu'à son arrivée. Sa sœur m'expliqua qu'elle était muette. Pendant que j'attendais en tenant la main de la jeune femme et en la rassurant — tout allait bien se passer, j'allais l'emmener à la maternité en voiture, ce n'était pas loin —, la petite fourrait quelques effets dans un sac. J'eus le temps de voir que l'appartement était déjà plein à craquer de meubles et d'étoffes amoncelés. Sur une table du séjour

où nous nous tenions, une immense famille posait sur une photographie horizontale; au milieu d'adultes et d'enfants trônait un homme âgé dont la peau était d'un blanc de lait, la chevelure rousse et le regard céruléen. La petite fille, me voyant regarder la photo, sourit et, désignant l'homme blanc, remarqua :

— Il est roux comme vous et il a les mêmes yeux bleus.

— Est-ce quelqu'un de la famille? demandai-je en me reprochant aussitôt ma bêtise et mon indiscretion.

— C'est notre père à tous, dit-elle en riant. Ma sœur s'appelle Taniri Tanga, mais vous pouvez l'appeler Jeannine. Moi, c'est Sali Dembé, Sylvie, si vous préférez.

Nous fûmes admises à la maternité en urgence. On mit la jeune femme en salle de travail, on lui montra comment respirer quand les douleurs devenaient insupportables. On brancha le cœur du bébé, on enregistra les contractions sur un appareil. Taniri Tanga écoutait tout ce qu'on lui disait avec patience, mais sa main ne quittait pas la mienne et son regard cherchait sans cesse le mien. J'essuyais son front baigné de sueur et admirais son courage — s'était-elle attendue à accoucher ainsi, sur une table, les jambes sur des gouttières de métal? Sali Dembé était allée téléphoner à l'accueil pour essayer de joindre le futur papa et d'autres membres de la famille. La sage-femme, après un dernier examen, enjoignit à Taniri Tanga de respirer à fond puis de retenir son souffle :

— C'est parfait, il va sortir! Poussez maintenant! Poussez! Allez-y! C'est bien! C'est très bien! Poussez!! Et voilà!!!

Le miracle s'était produit: la sage-femme tenait en l'air, au bout de son cordon, un bébé gigotant qui émit aussitôt de petits cris. J'étais bouleversée par cette venue à la vie. Mais je découvris qu'un autre miracle s'était

produit. Sous sa couche cireuse de matière protectrice, l'enfant, il n'y avait aucun doute, était d'un blanc de lait. Les deux sages-femmes, car il en était arrivé une autre pour s'occuper du nouveau-né, et l'infirmière qui les assistait, me regardaient toutes les trois, l'air héberlué.

Ce n'était rien en comparaison des regards que me lancèrent les membres de la famille des deux sœurs que Sali Dembé était enfin arrivée à joindre. Lequel des deux hommes qui me fixaient comme des inquisiteurs était le père ? J'aurais subtilisé le bébé d'origine et l'aurais remplacé par un petit Blanc, ou bien j'aurais été la mère de celui-ci et l'aurais introduit par sorcellerie dans le ventre noir de Taniri Tanga qu'on ne m'aurait pas toisée avec plus de hargne soupçonneuse. Que devais-je faire ? Je dis au revoir à tout le monde comme si de rien n'était, félicitant la maman et sa famille et exprimant ma joie que tout se soit bien passé.

Une fois chez moi je respirai ; je comptais m'étendre et essayer de dormir un peu. Mais on frappa de nouveau à la porte. C'était encore Sali Dembé. Elle venait me remercier, mais aussi me dire combien tous étaient surpris par la couleur du bébé.

— Mais il y a bien eu un Blanc chez vous, lui fis-je remarquer. Certaines caractéristiques, comme la couleur de la peau, se transmettent en sautant plusieurs générations...

Entre-temps, d'autres membres de la famille étaient arrivés chez moi et mon explication prenait la forme d'une leçon à une classe d'enfants qui veulent bien écouter, mais ne sont pas disposés à entendre. Soudain, une des femmes, au foulard flamboyant, aperçut, sur mon bureau, une photo sur laquelle je suis entourée des trois petits élèves ounkoulés, qui avaient insisté pour que nous posions tous les quatre, seuls, après la traditionnelle photo de la classe.

— Ce sont vos enfants ? me demanda-t-elle avec autorité.

Dans le silence général, mue par quelque mystérieux impératif — qui sait, par le désir de communiquer à tout prix, ou par un sentiment de défense, ou encore par la certitude que toutes mes leçons ne valaient rien si elles n'étaient étayées par une confiance en la vie incluant ses absurdités et ses fantaisies génétiques —, je fis un signe affirmatif.

Un troisième miracle se produisit alors : les visages s'éclairèrent. La photo passa de main en main. On regardait les triplés, on me regardait, on souriait, on riait, on poussait des cris. On m'emmena, séance tenante, dans l'appartement d'en face. On me fit asseoir sur une montagne de coussins, on m'offrit une boisson qui me sembla aussi inoffensive que délicieuse. Je leur parlerai, ils me comprendront, me dis-je dans l'euphorie de ce nectar. Nous irons ensemble voir les colocataires. Ils se trouveront tous des ancêtres communs, c'est certain.